



2005

HUNGARIAN  
STUDIES

*Volume 19*  
*Number 1*

*Ildikó Józán: Les concepts de langue, art, littérature et traduction dans le premier quart du XX<sup>e</sup> siècle hongrois*

*Csaba Pléh: The Catholic Tradition at the Beginnings of Hungarian Psychology: Harkai, Dienes, Schütz*

*François Soulages: La fable de l'artiste. Dezső Kosztolányi*

# HUNGARIAN STUDIES

**a Journal of the International Association for Hungarian Studies  
(Nemzetközi Magyaráságtudományi Társaság)**

---

The journal intends to fill a long-felt need in the coverage of Hungarian studies by offering an independent, international forum for original papers of high scholarly standards within all disciplines of the humanities and social sciences (literary history, philology, ethnology, folklore, musicology, art history, philosophy, history, sociology, etc.) pertaining to any aspects of the Hungarian past or present.

---

Hungarian Studies is indexed/abstracted in America: History and Life, Historical Abstracts

---

## *Editorial address*

H-1067 Budapest, Teréz körút 13. II/205–207. Telephone/Fax: (36-1) 321-4407  
Mailing address: H-1250 Budapest, P.O. Box 34, E-mail: [hstudies@iti.mta.hu](mailto:hstudies@iti.mta.hu)  
Homepage: [www.bibl.u-szeged.hu/filo](http://www.bibl.u-szeged.hu/filo)

## *Editor-in-Chief*

Mihály Szegedy-Maszák

## *Editors*

Richard Aczel  
Gábor Bezeczky  
József Jankovics  
Peter Schimert

## *Advisory Council*

Loránd Benkő (Eötvös Loránd Tudományegyetem, Budapest), László Kósa  
(Eötvös Loránd Tudományegyetem, Budapest), Denis Sinor (Indiana University, Bloomington),  
Bo Wickman (University of Uppsala)

*Hungarian Studies* is published by  
AKADÉMIAI KIADÓ  
H-1117 Budapest, Prielle Kornélia u. 19.  
[www.akademiai.com](http://www.akademiai.com)

Order should be addressed to AKADÉMIAI KIADÓ,  
H-1519 Budapest, P.O. Box 245, Fax: (36-1) 464-8221, E-mail: [journals@akkrt.hu](mailto:journals@akkrt.hu)

Subscription price for Volume 19 (2005) in 2 issues EUR 158 + VAT, including online access and normal postage; airmail delivery EUR 20.

---

Customers are advised to place their orders  
– in the USA at EBSCO Subscription Services (P.O. Box 1943, Birmingham, AL 3520-1943)  
– in Japan at MARUZEN Company, Ltd., Journal Division (P.O. Box 5050, Tokyo International 100-3191)

---

## HUNGARIAN STUDIES

---

VOLUME 19, 2005

CONTENTS

NUMBER 1

---

<i>Lidia Haas</i> : <i>La guerre Y</i> de Mihály Vörösmarty. Une comédie à la croisée du social et du littéraire . . . . .	3
<i>James Wilde</i> : "The Boatman of the Deluge". Miklós Wesselényi and the 1838 Flooding of Pest . . . . .	27
<i>Matthew Caples</i> : Et in Hungaria ego: Trianon, Revisionism and the Journal <i>Magyar Szemle</i> (1927–1944) . . . . .	51
<i>Ildikó Józán</i> : Les concepts de langue, art, littérature et traduction dans le premier quart du XX <sup>e</sup> siècle hongrois . . . . .	105
<i>François Soulages</i> : La fable de l'artiste. Dezső Kosztolányi . . . . .	171
<i>Csaba Pléh</i> : The Catholic Tradition at the Beginnings of Hungarian Psychology: Harkai, Dienes, Schütz . . . . .	187

## CONTRIBUTORS

CAPLES, Matthew

Indiana University, Bloomington, IN,  
USA

HAAS, Lidia

Université Eötvös Loránd, Budapest,  
Hongrie; Ecole des Hautes Etudes en  
Sciences Sociales, Paris, France

JÓZAN, Ildikó

Université Eötvös Loránd, Budapest,  
Hongrie

PLÉH, Csaba

Department of Cognitive Science, Budapest  
University of Technology and Economics,  
Budapest, Hungary

SOULAGES, François

La Sorbonne Séminaire Interarts de Paris,  
France

WILDE, James

Provo, UT, USA

# LA GUERRE Y DE MIHÁLY VÖRÖSMARTY

UNE COMÉDIE À LA CROISÉE DU SOCIAL ET DU LITTÉRAIRE

LIDIA HAAS

Université Eötvös Loránd, Budapest  
Hongrie  
Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris  
France

En établissant un réseau entre les concepts de nation, de langue et de littérature formulés à la fois dans les écrits théoriques hongrois et dans les œuvres littéraires du 19<sup>e</sup> siècle, on constate une interconnexion des significations littéraire, politique et sociale dans les textes de cette époque. L'interprétation de la pièce de théâtre *La guerre Y* (1824) de Mihály Vörösmarty nous autorise de ce point de vue à examiner le rôle de la littérature dans le discours sociopolitique sous un nouvel angle. La compréhension de ce rôle de la littérature dans le social ne nous est cependant donnée que par une analyse rhétorique du langage poétique de la comédie de Mihály Vörösmarty.

**Mots-clés :** écriture, fonction-écriture, projet créateur, autonomie de la littérature, écrivain engagé, discours politique, rhétorique, linguistique, nation, langue, nouvelle esthétique littéraire, liberté de l'écrivain

Le rôle éminent de la littérature et la place primordiale de la langue dans la création de la nation hongroise au 19<sup>e</sup> siècle est un sujet important à la fois de l'histoire littéraire et de l'historiographie hongroise. Dans cette étude nous analyserons une pièce de jeunesse de Mihály Vörösmarty, intitulée *La guerre Y* (1824), afin de montrer comment les caractéristiques poétiques et rhétoriques du texte rendent possible une lecture sociale et politique de l'œuvre. Nous considérons que c'est non seulement l'usage exceptionnel des figures et la singularité du langage poétique de Vörösmarty qui autorise une telle lecture, mais aussi le fait qu'à partir des années 1780 s'est créé un système de relations dans le discours hongrois entre les concepts de nation, de langue et de littérature qui a été sans cesse retravaillé ensuite par l'interaction de ceux-ci. Ce système sera complété au cours du 19<sup>e</sup> siècle par le concept d'histoire. Il est manifeste qu'à partir des années 1780, et tout au long du 19<sup>e</sup> siècle, nation, langue et littérature (et histoire) se déterminent réciproquement à la fois dans les écrits théoriques portant sur la langue, la littérature ou la nation (et plus tard dans les ouvrages historiques) et dans les œuvres littéraires. Ainsi nous envisageons de situer notre étude de l'œuvre dans la perspective d'un

croisement du champ littéraire et du champ politique, conçu à travers un examen de l'interaction de ces notions.

Pour pouvoir étudier tous les aspects qu'évoquent ces notions et ce sujet, nous considérons les textes analysés par la suite comme écritures dans le sens où l'entend Roland Barthes, c'est-à-dire comme « un signe total, le choix d'un comportement humain, l'affirmation d'un certain Bien » qui engage ainsi l'écrivain « dans l'évidence et la communication d'un bonheur ou d'un malaise. »<sup>1</sup> Langue et style – écrit Barthes – sont les objets, l'écriture est une fonction :

« [...] elle est le rapport entre la création et la société, elle est le langage littéraire transformé par sa destination sociale, elle est la forme saisie dans son intention humaine et liée ainsi aux grandes crises de l'Histoire. »<sup>2</sup>

Nous n'avons pas l'intention d'effacer ainsi les différences de genre de ces textes ou les particularités qui viennent de leur appartenance à des disciplines diverses, nous voudrions au contraire révéler cette fonction-écriture dans des écrits très éloignés dans la classification générique en essayant de révéler comment les singularités de chacun de ces textes nourrissent (ou sont nourries par) cette fonction-écriture.

Par la suite, nous esquisserons comment nous entendons l'aspect sociologique et politique de ce système d'interactions entre littérature, langue et nation, et mettrons en évidence, au travers d'exemples, comment nous concevons la coïncidence entre la lecture poétique et rhétorique et l'interprétation sociopolitique d'une œuvre. Puis nous ébaucherons l'état du réseau de ces notions au moment de la production de la pièce analysée, en nous appuyant principalement sur les écrits du personnage emblématique<sup>3</sup> de la vie littéraire de la fin du 18<sup>e</sup> siècle, Ferenc Kazinczy (1759–1831), afin de montrer comment ses réflexions sur la langue (nationale) ont mené à la formulation d'une nouvelle conception de la littérature. Enfin, nous introduirons l'analyse de la pièce de Vörösmarty dans le discours ainsi reconstruit pour élucider notre perspective que nous considérons comme fructueuse dans l'interprétation des œuvres hongroises du 19<sup>e</sup> siècle.

### **Le politique du littéraire**

La description de la relation entre la langue, la nation et la littérature est dans une large mesure sociologique, car ces notions sont des questions et des thèmes obligatoirement abordés par les acteurs du champ intellectuel à l'époque examinée. Elles constituent de ce fait des points focaux autour desquels s'organisent les conflits existant entre les tendances littéraires et les doctrines linguistiques qui ont en même temps un enjeu politique et historique. Nous voudrions ici donner

une idée sur le projet créateur (entendu comme lieu où s'entremêlent la nécessité intrinsèque de l'œuvre et les contraintes sociales qui orientent l'œuvre du dehors<sup>4</sup>) dans ce champ et sur les imbrications entre le champ intellectuel et le champ du pouvoir afin de reconstruire le terrain des significations diverses (esthétique, politique, sociale) que l'on peut attribuer à une œuvre de cette époque.

Nous entendons par champ littéraire – d'après la définition de Pierre Bourdieu – un champ de forces au sein duquel le rapport des forces est établi par une logique spécifique du champ, celle de la concurrence pour la légitimité culturelle<sup>5</sup> (lutttes de définition), et se réalise dans le rapport entre l'espace des relations objectives des positions et celui des prises de positions.<sup>6</sup> Ces critères internes de la structuration du champ littéraire peuvent nous servir à découvrir *les institutions de la littérature* (entendu comme codifications de formes et de genres)<sup>7</sup>.

L'analyse des rapports qui existent entre ces notions soulève en même temps la question de la position (et des frontières) du champ littéraire dans l'espace social, c'est-à-dire l'autonomie de la littérature non seulement à l'égard du champ du pouvoir, mais aussi à l'égard d'autres disciplines (comme, par exemple, la linguistique). Ceci aura pour résultat l'apparition de la science de la littérature (critique, éditions, histoire littéraire, etc.), d'une part par son détachement de la linguistique, d'autre part par sa séparation des Belles-lettres.

C'est dans le rapport entre l'espace social et le champ littéraire que *les institutions littéraires*,<sup>8</sup> c'est-à-dire les cadres sociaux de la pratique littéraire (comme les académies, les associations, le mécénat, etc.) et le public prennent leur importance.

L'approche sociologique nous sert ainsi à découvrir comment la réalité sociale et politique influence la production et la réception des œuvres littéraires, c'est-à-dire dans quelle mesure elle détermine les possibilités de la création artistique par les modes qu'elle offre aux artistes de se faire une situation (pour ou par la production culturelle).

Outre cette perspective sociologique, l'étude du rapport entre la littérature et la nation durant cette période met en relief à plusieurs niveaux l'aspect politique de la littérature. Si l'on distingue *le* politique de *la* politique, en entendant par le premier concept l'espace social de la confrontation des opinions et des intérêts des citoyens et par le deuxième l'art de gouverner la cité,<sup>9</sup> on comprend mieux les différents échelons de la participation des écrivains et des œuvres littéraires dans le domaine politique. Paul Aron évoque trois grandes phases dans l'histoire de la littérature où littérature et politique nouent des relations différenciées. Ainsi, la tradition platonicienne fait du langage un instrument de l'ordre social chargé d'assurer l'harmonie des relations entre les hommes, à l'image de la volonté divine. Pendant la période de l'absolutisme monarchique, la référence divine est conservée, mais l'intervention du pouvoir politique devient massive (à voir la censure et la situation dépendante de l'écrivain), tandis qu'au milieu du 19<sup>e</sup> siècle, grâce à l'auto-

nomie de l'écrivain et à l'indépendance relative du champ littéraire du monde social, on remarque une tendance à dissocier la création littéraire des finalités socialement utiles de la littérature.<sup>10</sup>

Tout en acceptant la proposition de Paul Aron, il nous semble que dans l'espace social hongrois du 19<sup>e</sup> siècle, il existait un lien étroit entre littérature et politique – et ce, dans les deux sens du terme. Si on prend le sens restreint du discours politique (conçu comme mode d'intervention (linguistique) afin d'influencer les opinions et les choix relatifs à la vie de la cité),<sup>11</sup> on pense tout de suite aux écrivains et aux poètes qui ont participé directement à la vie politique en tant que députés à la diète (Ferenc Kölcsey entre 1832–1834 ou Vörösmarty élu en 1848 au premier parlement, après la révolution) ou en tant que fonctionnaires des départements.

En son sens plein, *le* politique concerne l'ensemble des pratiques sociales, ce qui revient à dire que tout discours littéraire est par définition politique : le littéraire est donc « une dimension *du* politique. »<sup>12</sup> Ruth Amossy et Alain Viala mentionnent deux types de participation du littéraire dans ce discours politique : le premier est le cas d'interventions engagées d'écrivains (lettres ouvertes, articles, etc.) ; le deuxième correspond au cas où l'écrivain vise explicitement à agir à travers les formes propres de la littérature (essais, pamphlets, manifestes).<sup>13</sup> Ces deux types relèvent de la question de l'engagement et de la définition de l'écrivain engagé. Benoît Denis donne une définition complexe de l'écrivain engagé en expliquant sa naissance par l'apparition du champ littéraire au milieu du 19<sup>e</sup> siècle et celle d'un nouveau rôle social, celui de l'intellectuel.<sup>14</sup> C'est en distinguant l'intellectuel (l'écrivant) de l'écrivain engagé (l'écrivain écrivant) qu'il affirme que ce dernier souhaite faire paraître son engagement dans la littérature elle-même, par les moyens littéraires. On reconnaît dans cette définition le critère de la participation *au* politique de l'écrivain, mais en plus de cela Denis propose d'autres interprétations de la notion d'écrivain engagé. Au sens strict, il décrit l'écrivain engagé comme celui

« qui a pris, explicitement, une série d'engagements par rapport à la collectivité, qui s'est en quelque sorte lié à elle par une promesse et qui joue dans cette partie sa crédibilité et sa réputation ».<sup>15</sup>

Il nous semble que l'on peut identifier cette définition à la participation de l'écrivain dans le domaine déterminé de *la* politique, déjà mentionné.

Cependant, selon Denis, *engager la littérature* a un sens encore plus fort : cela signifie la mettre en gage, c'est-à-dire qu'

« on la fait servir à quelque chose d'autre qu'elle-même, mais, en plus, on la met en jeu, au sens où elle devient partie prenante d'une transaction dont elle est en quelque sorte la caution, et dans laquelle elle risque donc sa propre réalité ».<sup>16</sup>

De cette idée de l'engagement découle un autre type de relation entre littérature et politique, que nous révèle le poème de Vörösmarty intitulé *Aux hommes du département de Zala*.<sup>17</sup> Ce poème a été écrit à la demande de János Horváth, homme politique libéral du département de Zala en novembre 1845. À cette époque, le département de Zala est le cœur de l'opposition libérale parce qu'il est le département de Ferenc Deák (1808–1873), un personnage important du camp libéral. C'est le refus de Deák d'être nommé député au parlement par les représentants du département qui est à l'origine de la demande de Horváth. En effet, ce refus provoque une crise parmi les politiciens libéraux de Zala qui se divisent. Horváth, pour réconcilier les deux camps, demande à Vörösmarty d'écrire un poème mettant l'accent sur l'importance de l'union et de l'accord parmi les réformateurs de Zala. Le poème est affiché – en compagnie d'un autre poème, le *Szózat* (Appel), de Vörösmarty – à la fenêtre des chefs des deux camps, János Horváth et László Csányi, le soir du 9 novembre au moment où les députés concernés se réunissent pour convenir d'un accord.<sup>18</sup> Cette conciliation est d'autant plus importante et urgente que le poème a paru pour la première fois dans un journal conservateur, intitulé *Budapesti Híradó*, le 21 novembre 1845, dans la rubrique des informations politiques, sans que l'auteur ni le titre du texte ne soient mentionnés et que le deuxième vers du poème ne soit imprimé. Même si le journal n'avait pas commenté cette nouvelle – c'est-à-dire la querelle politique dont le poème était en quelque sorte l'emblème –, l'enlèvement des paratextes du poème et celui du deuxième vers<sup>19</sup> valait une interprétation en soi. Cet acte a entièrement transformé l'œuvre littéraire en acte politique sans que le poème ne soit considéré comme tel (c'est-à-dire comme poème de circonstance). Il nous semble que c'est un cas exemplaire de mise en gage de la littérature au profit de la politique. La littérature devient, dans ce cas là, la caution du politique grâce au prestige littéraire de Vörösmarty. Le communiqué de *Nemzeti Újság*, un autre journal conservateur, met bien en lumière cette « valeur de garantie » issue du prestige du poète : dans le numéro du 23 novembre 1845, le journaliste remarque que

« nous n'osons pas commenter ces poèmes [ceux qui étaient affichés aux fenêtres] étant donné qu'il paraît que c'est Vörösmarty, notre poète consacré, qui les a écrits en passant ses vacances d'automne dans notre département [de Zala] ». <sup>20</sup>

Malgré l'ironie de l'allusion, on ne peut nier que la présence du nom auteur fait fonction, comme l'a montré Michel Foucault, d'un certain mode d'être du discours.

« Le fait, écrit Foucault, d'avoir un nom d'auteur, le fait que l'on puisse dire « ceci a été écrit par un tel », ou « un tel est l'auteur », indique que ce discours n'est pas une parole quotidienne [...], mais

qu'il s'agit d'une parole qui doit être reçue sur un certain mode et qui doit, dans une culture donnée, recevoir un certain statut ».<sup>21</sup>

Ainsi le nom de l'auteur « manifeste l'événement d'un certain ensemble du discours, et il se réfère au statut de ce discours à l'intérieur d'une société et à l'intérieur d'une culture ».<sup>22</sup> Dans notre cas précis, c'est justement la participation du discours évoqué par le nom de Vörösmarty dans le politique et le fait que cette participation ait été considérée comme déplacée, qui a valu l'ironie du journaliste conservateur.

Si la littérature apparaît d'un côté comme caution de certaines affaires publiques, on s'aperçoit, d'un autre côté, que le politique intervient de la même façon en faveur de certains événements littéraires en leur attachant ainsi une importance politique. C'est le cas de la publication des œuvres de Vörösmarty en 1840, que le poète a éditées à ses frais.<sup>23</sup> Les quatre volumes ont paru en 1840, mais jusqu'en octobre 1841 le poète en avait à peine vendu 400 exemplaires.<sup>24</sup> Cette affaire a paru d'autant plus scandaleuse au chroniqueur du journal libéral *Társalkodó* qu'en septembre 1841 les habitants de la capitale ont célébré la fête de Mihály par une retraite aux flambeaux. Dans son article du 9 octobre 1841, le journaliste rend compte de l'événement et s'interroge si « ce jeune peuple vraiment poétique est capable d'apprécier les mérites de son plus grand poète dignement », puis il constate avec amertume, que non, car « ce peuple assure une vie plus aisée à ses comédiens médiocres qu'au premier poète de la liberté qui enrichit son âme et son cœur comme un bon père ».<sup>25</sup> Quelques mois plus tard, Lajos Kossuth (1802–1894) consacre son éditorial du 2 janvier 1842 du *Pesti Hirlap*, l'organe de l'opposition réformiste libérale, à l'affaire de l'œuvre de Vörösmarty.<sup>26</sup> Dans cet article il souligne l'importance du rôle de la littérature nationale dans le renforcement de la nation et pour citer « un fait scandaleux » qui caractérise bien « la connaissance de soi nationale », il présente l'histoire de la publication des œuvres du poète et la situation dans laquelle Vörösmarty s'est trouvé à cause de l'indifférence du public. Kossuth s'excuse de mentionner les difficultés financières de Vörösmarty sans son accord, mais « cette histoire est une affaire publique, et en tant que telle elle doit être connue ».<sup>27</sup> Après la publication de cet article quelques centaines d'exemplaires supplémentaires ont été vendus.<sup>28</sup>

Il nous semble que cette histoire souligne la position « de garantie » de la littérature à l'époque, mais cette fois-ci c'est le politique qui intervient pour renforcer le statut social et la situation financière d'un acteur éminent du champ littéraire, pour éviter de perdre la caution de la littérature.

Hormis l'aspect sociologique et politique que l'analyse du réseau (dont les pôles sont la littérature, la langue, la nation et l'histoire) nous dévoile, il nous semble que l'examen de ces rapports dans leur complexité nous permet d'asseoir à la fois l'intérêt théorique et l'intérêt linguistique de notre étude. En établissant des liens

entre plusieurs types de textes nous essaierons de comprendre comment ces notions sont conçues et interconnectées dans ces textes, non seulement explicitement (au niveau théorique), mais aussi par l'agencement des éléments du raisonnement de ces textes (à savoir les stratégies temporelles ou la superposition des différents types de récit) et par leur rhétoricité (dans le sens de persuasion ainsi que dans le sens du langage figuré), c'est-à-dire au niveau linguistique. Il nous semble que dans les textes étudiés les discours sur la langue, la littérature, la nation (et l'histoire) s'entremêlent d'une façon spontanée (dans la présentation des sujets également) et que leurs rapports changent pendant ces périodes – ce qui est en partie le résultat de la séparation et de la professionnalisation de ces discours.

### Nation : nécessités et possibilités

Le processus de formation de la nation hongroise est classé généralement dans le type « culturel » de développement national ; caractéristique des pays d'Europe de l'Est, il est distinct du modèle d'Europe occidentale (nation politique) et de celui d'Europe centrale (État nation).<sup>29</sup> Ces catégories sont déterminées en fonction du degré de développement politique, social, économique et culturel du pays et par rapport aux possibilités offertes à l'épanouissement national. Mais les recherches mettent en lumière, en même temps, les éléments symboliques et matériels qui sont communs dans la création des nations européennes. Ainsi une nation digne de ce nom doit présenter une histoire établissant la continuité avec les grands ancêtres, une série de héros parangons des vertus nationales, une langue, un paysage officiel, un folklore de même que des identifications pittoresques (costume, spécialités culinaires, animal emblématique, etc.).<sup>30</sup> Les « ingrédients » de cette liste montrent bien que la nation naît d'un postulat et d'une invention<sup>31</sup> dans le sens où ces éléments permettent l'émergence d'un sentiment d'appartenance abstrait qui va au-delà de l'expérience quotidienne (telle que, éventuellement, le nombre restreint des relations qui existent réellement entre les habitants d'un pays, ou les inégalités sociales) et créent donc une communauté imaginée.<sup>32</sup> Par ailleurs cette communauté est également imaginée car il est évident que ces éléments ne sont pas présents et propres à tous les pays européens dans une mesure suffisante pour la formation de la nation. Nous constatons de ce fait que c'est souvent par un travail d'imagination que ces lacunes ont été comblées. L'invention des nations coïncide avec une intense activité de création de nouvelles formes d'expression littéraire et artistique qui ont participé à forger ces communautés nationales, et à l'inverse la nouvelle théorie de l'art formulée à partir du 18<sup>e</sup> siècle a permis de poser le concept de la nation comme créateur – ou comme catalyseur – de la modernité.<sup>33</sup>

Dans la Hongrie du 18<sup>e</sup> siècle le terme de nation désigne un groupe de privilégiés – « la nation des nobles » –, c'est-à-dire une nation où seuls les membres privilégiés de la société peuvent participer à la législation et contrôlent le pouvoir exécutif – partiellement au niveau supérieur et entièrement au niveau départemental.

La plus forte motivation en faveur de la création d'une nation moderne a été la nécessité politique de renforcer la noblesse (« la nation ») contre le pouvoir royal (qui a réussi à mettre les nobles à l'arrière-plan sous Joseph II et qui a essayé de monter les villes et les serfs contre eux sous Léopold II) par l'extension des droits politiques.<sup>34</sup> Ceci permit à long terme d'embrasser les nationalités dans la nation hongroise, tandis qu'à l'égard de la Monarchie des Habsbourg il avait paru plus fructueux d'accentuer la particularité et la force cohésive de la culture et de la langue hongroise.<sup>35</sup>

La conception culturelle et linguistique de la formation de la nation s'épanouit au cours des premières décennies du 19<sup>e</sup> siècle, mais trouve ses racines dans les écrits du 18<sup>e</sup> siècle. À partir des années 1850, la question de la langue est traitée simultanément à partir de points de vue concurrents. Ces points de vue ne sont pas nécessairement liés à la pensée de la création de la nation. Ainsi un des discours sur la langue appréhende la langue comme un champ des possibilités offertes à l'expression (cette idée va de pair avec la transplantation des vers métriques dans la versification hongroise). Un deuxième discours définit la langue comme un instrument de communication et de transmission des connaissances (cette conception est développée dans le programme culturel de György Bessenyei). Après 1780, la langue est apparue à de jeunes écrivains venant des couches non-privilégiés de la société (citons József Kármán ou József Péczeli) comme un signe d'appartenance à la nation, le signe le plus important de l'union nationale.<sup>36</sup> Pendant la dernière décennie du siècle sont amorcées des querelles proprement linguistiques, et débute, alors, l'époque du renouveau de la langue – dont un des théoriciens principaux était Kazinczy. À l'intérieur de cette période linguistique, le début des années 1810 marque une césure : c'est à partir de ces années que Kazinczy exprime sa nouvelle conception linguistique et littéraire dans ses écrits et suscite des débats violents parmi les lettrés. Cette époque s'achève à la fin des années 1820, et l'intérêt vif pour les questions grammaticales et la colère passionnée qu'elles suscitaient laissent place à l'indifférence.

### **La langue, dépositaire de l'âme nationale**

Au cours du 18<sup>e</sup> siècle l'état et le perfectionnement de la langue hongroise est un sujet central tant dans le domaine politique (lois sur la langue) que dans le discours scientifique (débats linguistiques). Pourtant, le discours sur la langue esca-

mote tous les enjeux philosophiques. C'est-à-dire que les réflexions sur la langue ne portent pas sur la relation entre la pensée (la possibilité de penser) et la langue, alors que c'est le point de départ de la détermination du caractère national des langues pour Herder et pour Humboldt.

Dans ses *Fragments sur la nouvelle littérature allemande* (1795–1797) Herder constate que

« si les mots ne sont pas de simple signes, mais, pour ainsi dire, les enveloppes dans lesquelles nous percevons les pensées, je dois considérer une langue, en son entier, comme une grande étendue de pensées devenues visibles, comme un immense pays de concepts ».<sup>37</sup>

Puis il définit « la vaste chambre aux trésors, où sont conservées les connaissances qui appartiennent à la totalité du genre humain », c'est-à-dire la langue humaine, au sein de laquelle on distingue « le dépôt de pensées » de chaque nation qu'est sa langue nationale propre.<sup>38</sup> Herder considère donc la langue « comme *vehiculum* des pensées humaines et comme contenu de toute sagesse et de toute connaissance ».<sup>39</sup> Mais il va encore plus loin quand il affirme qu'elle est « la forme des sciences, forme non seulement dans laquelle, mais aussi en fonction de laquelle les pensées prennent figure ». Car on pense dans la langue, c'est-à-dire avec des mots et souvent en fonction des mots.<sup>40</sup> Ainsi « chaque nation parle en fonction de ce qu'elle pense et pense en fonction de ce qu'elle parle »,<sup>41</sup> la langue n'est donc pas un instrument pour transmettre les idées, mais un organe souple qui forme et est formé par la pensée et qui caractérise ses locuteurs. Le caractère national des langues est maintenu selon cette conception par la tradition, car la langue est léguée de génération en génération et il est saisissable à travers la littérature, parce que la langue est en quelque sorte « réceptacle (*Behältnis*) et contenu (*Inhalt*) »<sup>42</sup> de la littérature, en d'autres termes, pour Herder, « la littérature a grandi dans la langue comme la langue dans la littérature ».<sup>43</sup>

La « nature de l'incidence de la langue sur la pensée »<sup>44</sup> apparaît également chez Humboldt qui affirme, de son côté, que « les diverses langues constituent les organes des modes de penser et de ressentir propres aux nations, qu'un grand nombre d'objets ne peuvent être créés que par les mots qui les désignent, et n'ont d'existence que dans ces mots ». Cet auteur ajoute entre parenthèses que tout cela « à vrai dire peut être étendu à tous quant à la façon dont [ces objets] sont pensés dans le mot et dont, dans la pensée, ils agissent sur l'esprit par la langue ».<sup>45</sup> En prenant en compte la succession des générations (donc l'historicité), Humboldt accentue la nature stable de la langue quand il dit que « les générations passent, la langue demeure ; chaque génération la trouve déjà là, plus forte et plus puissante qu'elle n'est » et le caractère et l'originalité des générations ne peuvent être connus qu'à travers la langue, « qui les relie et toutes se présentent en elle ».<sup>46</sup> C'est ainsi que la langue devient la nation même en étant non seulement l' « épa-

nouissement auquel aspire toute la nature corporelle et spirituelle de l'homme », mais aussi l' « épanouissement de l'organisme de la nation entière ». <sup>47</sup> La littérature est ici une sorte de dépositaire de la langue par le biais de l'effet pétrifiant de l'écriture qui garantit en quelque sorte la stabilité de la langue. Car – écrit Humboldt –

« lorsque l'écriture ne la fixe pas [la langue], quand le présent n'a rien d'autre pour percevoir les sonorités du monde passé que la tradition, toujours obscure et précaire, aucun progrès n'est stable, et tout tourne pêle-mêle en un cercle, abandonné au seul hasard ». <sup>48</sup>

On doit porter son attention sur la langue,

« puisque seules ces littératures fournissent des formes fixes et sûres dans lesquelles l'influence des langues dépose son empreinte et à travers lesquelles on peut démontrer celle-ci avec certitude ». <sup>49</sup>

Littérature et langue ouvrent une perspective historique mondiale, car – comme l'écrit Humboldt dans son essai *Sur le caractère national des langues* (1822) <sup>50</sup> – le passé et le présent

« ne sont pas seulement reliés par l'intermédiaire de la série des générations, entre lesquelles la langue constitue une sorte d'engendrement spirituel constant, mais la conservation de l'esprit dans l'écriture réunit aussi immédiatement entre elles des époques et des régions éloignées ». <sup>51</sup>

L'étude de la langue a donc une portée historique puisqu'elle a pour tâche de montrer « comment la langue, elle-même produite par le son naturel et le besoin, produit et préserve ce qu'il y a de plus haut et de plus délicat dans l'humanité ». <sup>52</sup> Dans cette étude Humboldt pousse plus loin sa conception de la langue et considère la langue non comme un moyen pour la compréhension, « mais comme un but en soi, comme l'organe de la pensée et de la sensibilité d'une nation ». <sup>53</sup> Il reconnaît cependant les limites de l'expression linguistique lorsqu'il affirme – conformément à l'idée herderienne – que

« [l']homme pense, sent et vit uniquement dans la langue [...] [pourtant] il ressent et il sait qu'elle n'est pour lui qu'un moyen, qu'il y a hors d'elle un domaine invisible et que ce n'est que par elle qu'il peut aspirer à s'y sentir chez soi » ; alors « le sentiment quotidien et la pensée la plus profonde se plaignent de l'insuffisance de la langue ». <sup>54</sup>

L'unité organique de la langue et de la pensée et la reconnaissance de l'insuffisance de la langue n'ont été abordées ni au cours des querelles linguistiques du renouveau de la langue, ni dans les écrits de Kazinczy, qui avaient tous

pour but le perfectionnement de la langue hongroise et qui ont tous relié l'état de la langue à celui de la nation et de la littérature. Les débats se limitent, en effet, à des questions d'ordre strictement grammatical au regard desquelles s'esquisse l'importance de la nation et de la situation de la littérature.

Dans son *Traité de Tübingen* (1808)<sup>55</sup> Kazinczy considère la langue nationale sous son aspect national, politique, sociolinguistique et culturel. Le point de départ de son argumentation est l'amour de la patrie dont les éléments sont le paysage, les ressources naturelles, la musique, la danse, les costumes, mais dont l'attache la plus forte est la langue, « même chez les peuples dont le pays est divisé en diverses parties » comme chez les Italiens ou chez les Allemands.<sup>56</sup> Ensuite il rend compte de l'utilisation législative et administrative du hongrois et de la diminution progressive de son emploi dans ces domaines en mentionnant les composantes sociolinguistiques et historiques de la situation ébauchée. Ainsi, il met en lumière que, bien que la langue officielle de la diète (de même que celle de la justice et de l'administration) soit le latin, les débats s'y déroulent en hongrois (d'autant plus que certains députés ne maîtrisent toujours pas le latin). Ni à la diète ni aux réunions départementales on n'entend pas parler en croate ou en allemand, ce qui « montre bien que la nation a ressenti ce qui est convenable à sa dignité ».<sup>57</sup>

Son raisonnement part de la situation présente du hongrois, et dans la suite de son étude il fournit des arguments contre l'emploi du latin et contre l'introduction de l'allemand, sans même effleurer le problème de l'utilisation de l'allemand par une partie considérable de la société, notamment l'aristocratie et la petite noblesse.

Il présente ses objections sous une forme dialogique en alignant les éléments politiques, sociolinguistiques, culturels et grammaticaux. Ainsi, il réfute que la cohabitation des nationalités en Hongrie<sup>58</sup> exige l'emploi du latin, arguant que ce n'est pas de l'apprentissage d'une sixième langue qu'elle découle – étant donné qu'on parle cinq langues différentes dans le pays –, mais de l'appropriation de celle que la plupart des habitants parlent et que l'on peut apprendre le plus facilement et le plus rapidement.<sup>59</sup> De plus il prétend que l'expression des lois en latin empêche le bon déroulement des procès en hongrois. Pour ce faire, il rappelle que la langue des prédications est le hongrois, alors même qu'aucune des Saintes Écritures n'a été écrite en hongrois.<sup>60</sup> Il rejette de plus l'argument selon lequel le latin étant la langue du discours scientifique, son utilisation rattacherait la Hongrie à la culture européenne, et il affirme que pour participer à la culture européenne il ne faut qu'apprendre les langues européennes.<sup>61</sup>

À l'égard de la grammaire, Kazinczy rappelle que l'imperfection de la connaissance du latin parmi les habitants de la Hongrie les habitue à l'usage incorrect de leur langue maternelle. En outre, comme c'est une langue morte, le latin est insuffisant pour transmettre les idées nouvelles et empêche l'acquisition des nouvelles connaissances et des nouveaux métiers.<sup>62</sup>

### La littérature au service de la langue

C'est dans les écrits suivants de Kazinczy que se cristallise le rapport entre la littérature et la langue dans un contexte où la littérature, de même que la relation entre celle-ci et la langue sont chargées d'un intérêt (voire d'une mission) national.

L'épanouissement de la littérature nationale au 19<sup>e</sup> siècle succède à l'époque du *bilinguisme littéraire* qui couvre les 16<sup>e</sup>, 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles et qui, mise à part la division linguistique, est aussi caractérisée par la division culturelle, religieuse, territoriale et politique.<sup>63</sup> Les critères de la littérarité de cette époque sont en quelque sorte liés à cette situation territoriale, politique et culturelle : toute œuvre composée en Hongrie ou dans ses provinces appartient à la littérature hongroise,<sup>64</sup> ce qui reflète bien que la Hongrie était plutôt une communauté territoriale et gouvernementale. Cette définition est modifiée au début du 19<sup>e</sup> siècle et la littérature hongroise ne comprend plus dès lors que les ouvrages écrits en hongrois notwithstanding leur sujet, leur genre ou leur appartenance disciplinaire.<sup>65</sup> Il découle de ce concept du littéraire que la linguistique a englobé la littérature et que la description linguistique est inséparable de celle de l'utilisation de la langue qui est la littérature même. L'écrivain est donc linguiste et, inversement, le linguiste écrivain.<sup>66</sup>

L'évolution de ce concept débute à la fin du 18<sup>e</sup> siècle lors de querelles linguistiques à l'issue desquelles les nouveaux critères de la littérarité sont formulés. Ces critères consacrent progressivement l'autonomie disciplinaire de la littérature.

Des querelles se déroulent entre le camp des « orthologues » et celui des « néologues » qui se distinguent non seulement par leurs conceptions différentes de la langue, mais aussi par leur localisation géographique. Une série de débats est déclenchée par la réflexion de Kazinczy contre l'idéal linguistique de la *Grammaire de Debrecen* (1795) – ouvrage qui énonce le concept orthologue de la langue.<sup>67</sup> Mais la polémique sur la langue s'étend avec la publication d'un pamphlet contre Kazinczy (*Mondolat*, 1813) et celle de la réponse de deux néologues – Ferenc Kölcsey (1790–1838) et Pál Szemere (1785–1861) (*Felelet a Mondolatra* (Réponse à Mondolat), 1815). Le lancement de la revue *Tudományos Gyűjtemény* en 1817 sert de forum pour le débat, et diffuse ainsi les sujets discutés et les opinions en présence. Les thèmes principaux de cette réforme de la langue sont les questions de dérivation des mots (et de leur portée orthographique) et les modes de renouvellement du vocabulaire.

C'est à travers la discussion sur des phénomènes strictement grammaticaux que les participants du débat se confrontent aux aspects sociolinguistiques et esthétiques de la réforme de la langue et mettent au point une nouvelle esthétique littéraire.

Ainsi se pose la question de la liberté de l'écrivain et du rôle du public face aux créations de nouveaux mots ou de nouvelles constructions linguistiques : au sein

de quel forum et par quelle autorité la décision d'accepter ou de refuser ces créations et l'appréciation de leur utilité par rapport aux anciens doivent-elles être prises ? Les orthologues considèrent la langue comme une œuvre achevée qui ne peut pas être changée arbitrairement et ils considèrent toute modification comme un rejet de la tradition et des coutumes.<sup>68</sup> Kazinczy pour sa part affirme qu'« en ce qui concerne la langue, ce n'est pas la coutume qui est primordiale, mais l'idéal de la langue, que la langue soit ce qu'elle doit être : fidèle, complète et ravissante, qu'elle explique tout ce que l'âme pense et ressent ».<sup>69</sup> Puis il ajoute que

« la langue a été créée par la multitude [...] mais ce n'est pas le peuple ni la coutume qui la conduit vers la perfection qu'elle peut atteindre, mais les écrivains illustres, et le peuple se montrera toujours prêt à s'approprier les mots et les dérivés nouvellement créés s'ils sont nécessaires et sonnent agréablement, et si l'écrivain ne les utilise pas plus souvent que nécessaire et que son style arrive à enchanter le public ».<sup>70</sup>

On voit ici qu'en cherchant la réponse au problème initial, il met au point son concept de langue-instrument sans étudier le rapport de la langue et de la pensée. Il attribue une place et un rôle au public (l'adaptation de la langue renouvelée) de même qu'à l'écrivain (renouveler et distribuer la langue) et il aborde l'idéal stylistique de celui-ci.

En discutant les critères du renouvellement de la langue, Kazinczy développe l'idée de la liberté de l'écrivain et met en lumière la diaprure de la langue. Pour les orthologues les seuls critères sont la grammaire et la coutume<sup>71</sup> tandis que les néologues se réfèrent au goût et à la variété des modes d'expression et des situations de parole. Selon Kazinczy, les critères stylistiques sont plus importants que les règles grammaticales :

« connaître les lois de la langue est une nécessité impérissable, et il est également indispensable de connaître les coutumes ; mais il est aussi essentiel de savoir ce qui peut donner un ornement tropique et de ne pas oublier qu'il existe peu de règles sans défaut et qu'en quittant la règle on crée souvent une figure ou un trope et non une anomalie ».<sup>72</sup>

Le renouvellement de la langue ne sert donc pas exclusivement à une meilleure compréhension des nouveautés de l'époque, c'est également un moyen plastique pour l'écrivain, dont il dévoile la capacité figurative à travers son utilisation novatrice. L'accent mis sur la portée stylistique de la réforme linguistique est un des résultats principaux de la disjonction de l'usage littéraire et de l'utilisation courante de la langue, et consacre en quelque sorte l'autonomie de la littérature. Cette constatation va de pair avec la mise en valeur de l'écrivain créateur. Cela mène plus tard à la rupture avec la conception instrumentale de la langue, puisque les signifi-

cations particulières de chaque œuvre ne proviennent plus des possibilités offertes par le système de la langue et les règles grammaticales, mais de l'expression individuelle de chaque écrivain. Celui-ci devient ainsi non seulement créateur de la langue, mais aussi créateur des conventions linguistiques.<sup>73</sup> C'est donc par l'utilisation particulière, subjective et dynamique de la langue que le domaine des belles-lettres se détache de celui de la littérature conçue comme ensemble des écrits créés en langue hongroise.

La distinction entre les types d'expression variés et l'observation de la diversité de la langue soulignent ce détachement et consacrent à la fois la variété sociolinguistique et celle du langage littéraire :

« les genres stylistiques, écrit Kazinczy, se caractérisent par des phrases et d'une langue différente que l'on ne peut pas confondre. La langue de la poésie est autre que celle de la prose ; il y a même des écarts entre poésie et prose, entre prose et prose et l'expression qui ne convient pas à un sermon d'église, peut être conforme au langage des romans ou du théâtre, et inversement. De même dans le langage quotidien le courtisan parle d'une façon différente du campagnard, le seigneur parle d'une autre façon que son serviteur, les grands maîtres de l'armée n'ont pas le même langage que ceux de l'école ».<sup>74</sup>

La séparation et l'autonomisation de la littérature se concrétisent progressivement au cours des débats linguistiques, et la cristallisation du nouveau concept de la littérature et de l'esthétique devient imperceptiblement aussi importante (voir même plus pour Kazinczy) que le développement de la langue. Ce glissement de l'accent transparait dans les différentes approches par lesquelles Kazinczy aborde le sujet de l'état et du perfectionnement de la langue dans son *Traité de Tübingen* (rédigé en 1808, l'année durant laquelle il a critiqué la *Grammaire de Debrecen*) et dans son article *Orthologues et néologues chez nous et au sein d'autres nations* (1819) qui clôture le débat. Le *Traité de Tübingen* commence par la déclaration que « l'amour de la patrie est un des sentiments les plus sacrés de la nature »,<sup>75</sup> et continue par l'énumération des éléments qui nourrissent le patriotisme. La phrase initiale de l'article sur les orthologues et les néologues stipule que

« quand la littérature éclot, la langue nationale subit toujours un changement, car la langue quotidienne qui devient la langue des livres, n'ayant pas trouvé de mots prêts à exprimer les idées nouvelles, force l'écrivain à tracer sa pensée et ses sentiments avec des traits plus forts et à mettre en lumière leurs nuances à peine perceptibles. »<sup>76</sup>

Ensuite, Kazinczy décrit le rapport entre la langue et la nation, et en dernier lieu, il résume les grandes questions et les principes de la réforme linguistique.

Cependant la langue continue à jouer un rôle primordial dans la création de la nation après sa séparation de la littérature. Jusqu'à la fin de notre période (jusqu'aux années 1820) on voit qu'avec l'autonomie de la linguistique, l'objet même des recherches linguistiques est redéfini : la linguistique ne s'occupe plus de l'utilisation de la langue (devenue l'objet de la science de la littérature), mais de son fonctionnement ; de sorte que les linguistes examinent la langue dans son ensemble et non plus dans son usage particulier.<sup>77</sup> L'idéologie qui accompagne ce changement a une conséquence importante à l'égard de la nation : ce ne sont plus les œuvres érudites (la littérature) qui maintiennent la langue, mais le peuple. En d'autres termes la langue maternelle, catégorie nouvellement créée, se substitue à l'ancien concept de langue idéalisée des lettrés. La langue maternelle est ici une condition d'appartenance à la communauté, et est devenue un signe de l'existence nationale (parce qu'elle est particulière et ne caractérise que ses locuteurs). C'est pour cette raison qu'à partir de là, la linguistique se concentre sur l'originalité de la langue et que sa méthodologie est principalement empirique. Les deux terrains éminents du travail linguistique sont alors devenus l'écriture des grammaires et la construction des vocabulaires car ces deux types d'ouvrage suggèrent la stabilité de la langue, et par conséquent la stabilité de la nation.<sup>78</sup>

### ***La guerre Y, le politique dans le littéraire***

La mise en relief de l'entrelacement et de l'interaction du concept de la nation, de la langue et de la littérature pendant la période examinée met en lumière la coïncidence entre le discours politique et social et le discours linguistique et littéraire dans la pièce de Vörösmarty. Néanmoins, l'entrelacement de ces discours dans la comédie relève des caractéristiques poétiques et rhétoriques du texte et révèlent les concepts de la littérature et de la linguistique esquissés ci-dessus. Nous montrerons par la suite cette correspondance par un examen des caractéristiques rhétoriques du texte.

Vörösmarty compose *La guerre Y* en 1821 (à l'âge de 21 ans) et la réécrit en 1824.<sup>79</sup> La pièce évoque la querelle orthographique entre Miklós Révai et Ferenc Verseghy qui se déroule au début du 19<sup>e</sup> siècle. Les héros de la pièce sont les lettres de l'alphabet hongrois et les protagonistes sont Y et J, les deux lettres qui sont l'objet de la querelle entre Révai et Verseghy. À travers la mise au point de l'utilisation de ces deux lettres dans certains suffixes, c'est le principe étymologique de l'orthographe (proposé par Révai et représenté par le *j*) qui s'oppose à celui de la phonétique (défendu par Verseghy et représenté par le *y*) et le débat se clôt par la victoire de Révai. Vörösmarty joue un rôle important dans la résolution de la querelle, étant donné que le premier règlement orthographique de l'Académie qui fixe le principe étymologique est en grande partie son œuvre.

Dans son choix de la forme et dans l'insertion des discours rhétoriques, Vörösmarty était probablement inspiré par le concours d'orateurs organisé en 1819 à l'université de Pest, qui avait pour but d'éclaircir le rôle et l'importance de 24 langues (mortes et vivantes) et dont les participants représentaient chacun une langue.<sup>80</sup> En même temps il est courant dans le débat linguistique, de personnifier des lettres et de présenter des arguments sous une forme dialogique.<sup>81</sup>

Les personnages de l'œuvre sont donc Y, J et « toute la République des lettres »,<sup>82</sup> et l'intrigue commence par la rencontre des protagonistes qui se heurtent en courant dans le noir sur la feuille blanche – ce que J commente ainsi : *Ce n'est pas étonnant que nous nous heurtions. Ceux qui se servent de nous, n'allument pas la lumière.*<sup>83</sup> Pour dire feuille blanche, Vörösmarty utilise un jeu de mot intraduisible : le mot *nyolcadrét* qui signifie 'octavo' en français, mais en hongrois contient en même temps le mot *rét* ('pré'). Ce trope renvoie à la fois à la réalité naturelle (c'est-à-dire au monde extra-littéraire) et à la matérialité de la littérature (au monde des Lettres) et constitue donc une métaphore de la littérature en son sens étendu, c'est-à-dire conçue dans sa relation à la linguistique.

Après leur collision les deux lettres font connaissance et se présentent l'une à l'autre :

Y

*Je tiens à signaler que je suis devenu célèbre sur la terre hongroise bien qu'étant une colonie romaine, ayant, qui plus est, des origines grecques.*

J

*Ah bon ? Hm, hm ! Malheureusement je ne peux pas me vanter d'avoir une renommée si ancienne. Je suis né au cours du belliqueux Moyen Âge et je dois vous avouer qu'un sang vaillant coule dans mes veines, je ne peux guère le cacher.*<sup>84</sup>

Puis en découvrant qu'ils vont au même endroit – c'est-à-dire à la même position grammaticale – ils se mettent alors à se disputer et finalement à se battre. La lettre B les sépare, et Y et J finissent par être convoqués devant le Conseil des Lettres.

La deuxième scène est consacrée à l'audience. Y et J présentent leurs plaidoiries, puis le président A donne la parole aux autres lettres pour qu'elles argumentent pour ou contre l'un des protagonistes, quand soudain les lettres sont prises de panique :

Une lettre

*Las, nous sommes perdus ! Le Patron est arrivé et dit qu'il nous prendra toute l'étendue du papier et en emballera plutôt du fromage que de nous laisser nous le disputer sans cesse.*<sup>85</sup>

La lettre Z essaie d'encourager ses compatriotes effrayées :

Z

*Fi, vous êtes déjà abattues ! Vous, – avec qui on écrit les batailles les plus horribles, où le sang monte comme la marée jusqu'au nombril et la mort terrible s'avance avec sa faux bruyante – vous vous avouez vaincues aux premières rumeurs ?*

Puis Z propose d'envoyer une délégation chez le Patron : le président A délègue les Voyelles<sup>86</sup> pour qu'elles aillent le supplier en leur nom.

Au début de la troisième scène, le président A annonce la bonne nouvelle à l'alphabet : le Patron leur laisse carte blanche sur la feuille à condition qu'elles restent en silence :

*[...] Il n'a que faire de notre territoire, et nous pouvons y demeurer silencieusement, à condition de ne pas déranger son sommeil de l'après-midi. Et pour l'agréer encore plus, nous lui jeterons des vers sautillants pour son anniversaire ; et puis ça suffit ! Reprenons le débat où nous l'avons interrompu.<sup>87</sup>*

Elles se remettent alors à se discuter, et décident finalement en faveur de J. Y et J se réconcilient et J jure qu'il ne dépassera pas les limites de son rôle défini pendant le débat. C'est X qui a le dernier mot de la comédie :

X

*Ils sont donc maintenant réconciliés, ici, sur la feuille blanche. Mais qui sait comment il en sera ailleurs ; car le Hongrois peine à atteindre un compromis, quand bien même un arrangement ne pourrait que lui être bénéfique.<sup>88</sup>*

Grâce au fonctionnement rhétorique du langage et aux caractéristiques poétiques de l'œuvre, trois discours s'entremêlent simultanément dans la pièce. En premier lieu, il s'agit du discours linguistique dans le texte : les apologies de Y et de J sont les articles linguistiques utilisant les termes techniques et le lecteur peut reconstruire les arguments principaux du débat de Révai et de Verseghy. Mais la langue est ici identifiée à la littérature par plusieurs moyens, autrement dit le discours littéraire transparait aussi au travers de celui de la linguistique. Les allusions au support de l'écriture (l'allusion verbale<sup>89</sup> de *nyolcadrét* ('octavo' / 'pré'), le lieu de l'intrigue, qui est la feuille blanche, le corps des lettres étant le papier), l'évocation des batailles écrites à l'aide (et par l'intermédiaire) des lettres et les vers « jetés » au Patron pour son anniversaire soulignent le rapport étroit entre la « République des lettres » et le résultat de leur fonctionnement (la littérature). Les lettres et leurs corps en papier (la langue) sont donc la matière de la littérature. Il est également significatif que le texte ne rappelle explicitement que l'emploi littéraire de la langue et ne mentionne pas d'autre discours. C'est dans cette identité

que l'écart constitué entre les lettres (la littérature) et ceux qui se servent des lettres (qui n'allument pas de lumière et sont ainsi dans le noir) prend son importance. Ces derniers peuvent être, d'une part, les écrivains dont se moque J à l'occasion de son serment quand le président A lui fait répéter le texte du serment :

A

*Je jure sur le monde vivant des Hongrois –*

J

*Je jure sur le monde vivant des Hongrois,*

A

*Et sur tous ses écrivains –*

J

*Et sur tous ses barbouilleurs...<sup>90</sup>*

Mais, d'autre part, il peut aussi bien s'agir du public représenté par le Patron qui est embêté par le bruit que font les lettres (les débats linguistiques), mais qui est en quelque sorte un consommateur de la littérature, quoique relativement indifférent à celle-ci puisqu'il se contente « de vers sautillants » pour son anniversaire. Il a cependant un pouvoir sur les lettres (la littérature) dont l'existence dépend de lui (dans la pièce tout concrètement, car c'est l'existence du corps en papier des lettres qui est menacé par un fromage ; au sens figuré, il s'agit de la dépendance de la littérature envers son public).

Le discours rhétorique apparaît comme plaidoirie que font J et Y devant le Conseil des Lettres.

Le troisième discours est celui du politico-social qui est évoqué d'abord par les allusions verbales et par les allusions basées sur la polysémie des mots. Ainsi le mot *magyar* est polysémique en hongrois, il signifie à la fois la langue hongroise, l'homme hongrois et le peuple hongrois ce qui fait que l'on peut attribuer simultanément plusieurs significations à ce mot dans un énoncé. Ainsi, la deuxième scène commence par la remarque acrimonieuse de X :

*« je serais curieux de voir où ils vont en venir. Quelle étrange armée que la hongroise : elle ne sait bien elle-même ce qu'elle veut. Moi-même, tantôt on me mande, tantôt on me néglige... »<sup>91</sup>*

Par *hongroise* la lettre X entend dans cette situation concrète la langue hongroise (puisque'il s'agit d'une question linguistique), mais à l'égard de la République des lettres conçue comme ordre publique, c'est le peuple, la nation hongroise qui est évoquée (et critiquée) en l'occurrence par X, qui est une lettre étrangère vivant parmi les Hongrois, mais qui n'est pas identique à eux. La langue devient alors identique avec la nation dont X qualifie le caractère d'« étrange ». De

même, l'espoir qu'exprime J après son serment, c'est-à-dire que « *nous ne nous heurtons plus jamais* » (« ...reményem, soha ezután nem ütközünk össze »), a deux sens également ambivalents. Le prédicat de la phrase hongroise (*össze-ütközni*) signifie à la fois 'entrer en collision' et 'se disputer', un de ces deux sens renvoie donc au choc par lequel Y et J se sont connus, et le deuxième renvoie à la querelle linguistique qui, comme on l'a vu, avait un rôle important dans la construction de la nation.

Nous remarquons alors que littérature, langue et nation sont mises en rapport : la littérature et la langue sont identiques et elles sont ici l'image (figure par les figures) de la nation. Elles reflètent le caractère national, non seulement dans un sens tacite, abstrait (qui est exposé dans les essais évoqués plus haut), mais aussi dans le sens le plus concret du mot puisque les personnages de la pièce sont les lettres-mêmes de la langue qui forment une communauté hiérarchisée et structurée comme la société. Dans ce sens concret et par le mode d'expression des lettres, le texte est une caricature des pratiques de la discussion sociale et celle du rapport entre la littérature et le public, tandis que par le ton spécifique des plaidoiries il répète les points importants de la querelle orthographique et valorise – une fois pour toutes – le principe étymologique.

### Textes et ouvrages de référence

- Anderson, Benedict, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, trad. par P.-E. Dauzat, Éd. de la Découverte, Paris, 1996.
- Aron, P. – Saint-Jacques, D. – Viala, A. (sous la direction de), *Le dictionnaire du littéraire*, PUF, Paris, 2002.
- Barthes, Roland, *Le degré zéro de l'écriture* suivi de *Nouveaux essais critiques*, Éd. du Seuil, Paris, 1953.
- Biró, Ferenc, *A felvilágosodás korának magyar irodalma (Littérature hongroise à l'époque des Lumières)*, Balassi, Budapest, 2003.
- Bourdieu, Pierre, « Champ intellectuel et projet créateur », in *Les Temps Modernes*, N° 246 (1966).
- Bourdieu, Pierre, « Le champ littéraire », in *Actes de recherche en Sciences Sociales*, N°89 (1991).
- Denis, Benoît, *Littérature et engagement de Pascal à Sartre*, Éditions du Seuil, 2000.
- Diószegi, István, « A nemzetek Európája (L'Europe des nations) », in *Üllő és kalapács. Nemzetiségi politika a XIX. században*, Budapest, 1991.
- Fontanier, Pierre, *Les figures du discours (1821–1830)*, Introduction par G. Genette, Flammarion, Paris, 1977.
- Foucault, Michel, « *Qu'est-ce qu'un auteur ?* », in *Dits et écrits 1954–1988*, t. 1., éd. établie sous la direction de U. Defert et F. Ewald, avec la collaboration de J. Lagrange, Gallimard, Paris, 2001.
- Gergely, András, « A 19. századi magyar nemzetfelfogások (Conceptions hongroises de la nation au 19<sup>e</sup> siècle) », in *Mozgó Világ*, 1983/3, pp. 120–128.
- Herder, Johann Gottfried, « Fragments sur la nouvelle littérature allemande », in *La langue source de la nation*, P. Causat, D. Adamski, M. Crédon, Liège, 1996, pp. 79–96.
- Horváth, János, « A XIX. századi fejlődéstörténeti előzményei (Les antécédents du progrès du 19<sup>e</sup> siècle) », in *Tanulmányok*, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1956, pp. 94–142.

- Humboldt, Wilhelm von, « De l'influence de la diversité de caractère des langues sur la littérature et la culture de l'esprit » (1822), in *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, présenté, trad. et commenté par Denis Thouard, Éd. du Seuil, Paris, 2000, pp. 121–129.
- Humboldt, Wilhelm von, « Sur le caractère national des langues » (1822), in *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, présenté, trad. et commenté par Denis Thouard, Éd. du Seuil, Paris, 2000, pp. 131–165.
- Kazinczy, Ferenc, *Dayka élete* (La vie de Dayka) (1810), in *Kazinczy Ferenc válogatott művei*, 2., éd.: Szauder J., Budapest, 1960, pp. 158–175.
- Kazinczy, Ferenc, *Báróczy Sándor élete* (La vie de Sándor Báróczy) (1814), in *Kazinczy Ferenc válogatott művei*, 2., éd.: Szauder J., Budapest, 1960, pp. 176–193.
- Kazinczy, Ferenc, *Ortológus és neológus nálunk és más nemzeteknél* (Orthologues et néologues chez nous et chez d'autres nations) (1818), in *Kazinczy Ferenc válogatott művei*, 2., éd.: Szauder J., Budapest, 1960, pp. 194–211.
- Kazinczy Ferenc Tübingai pályaműve a magyar nyelvről*, éd.: Heinrich Gusztáv, MTA, Budapest, 1916.
- Margócsy, István, « A Révai–Verseghy-vita eszme- és kultúrtörténeti vonatkozása (Aspect idéologique et culturel de la querelle de Révai et Verseghy) », in *Klasszika és romantika között*, éd.: Margócsy I., Kulin F., Szépirodalmi, Budapest, 1990, pp. 26–35.
- Rohonyi, Zoltán, « *Úgy állj meg itt, pusztán* » *Közelítés XIX. századi irodalmunkhoz. Esszék és tanulmányok* (Approche de notre littérature du 19<sup>e</sup> siècle. Essais et études), Balassi, Budapest, 1996.
- Szűcs, Jenő, *Nemzet és történelem* (Nation et histoire), Budapest, 1984<sup>2</sup>.
- Thiesse, Anne-Marie, *La création de l'identité nationale. Europe XVII<sup>e</sup>–XX<sup>e</sup> siècles*, Éd. du Seuil, Paris, 2002.
- Viala, Alain, *Naissance de l'écrivain. Sociologie de la littérature à l'âge classique*, Les Éd. de Minuit, Paris, 1985.
- Vörösmarty, Mihály, *Ypsilon-háború*, in *Vörösmarty drámai művei*, Osiris, Budapest, 1998, pp. 987–1008.
- Vörösmarty Mihály Összes Művei*, VI., szerk., Horváth K., Tóth D., *Drámák I., Ifjúkori drámák és drámatörzsdarabok (1819–1824)*, s.a.r., Fehér, Géza, Akadémiai, Budapest, 1965.

## Notices

- <sup>1</sup> Barthes, Roland, *Le degré zéro de l'écriture suivi de Nouveaux essais critiques*, Éd. du Seuil, 1953, 1972, p. 18.
- <sup>2</sup> *Ibid.*
- <sup>3</sup> Zoltán Rohonyi appelle cette période « l'époque Kazinczy » dans son essai *Önmaga kortársa, Kazinczy* (Kazinczy, le contemporain de soi-même). in Rohonyi, Zoltán, « *Úgy állj meg itt, pusztán* » *Közelítés XIX. századi irodalmunkhoz. Esszék és tanulmányok*, Balassi, Budapest, 1996, pp. 68–76.
- <sup>4</sup> Bourdieu, Pierre, « Champ intellectuel et projet créateur », in *Les Temps Modernes*, N° 246 (1966), p. 874.
- <sup>5</sup> Bourdieu (1966), p. 867.
- <sup>6</sup> Bourdieu, Pierre, « Le champ littéraire », in *Actes de recherche en Sciences Sociales*, N°89 (1991), p. 21.
- <sup>7</sup> Viala, Alain, *Naissance de l'écrivain. Sociologie de la littérature à l'âge classique*, Les Éd. de Minuit, Paris, 1985, p. 10.

8 *Ibid.*, p. 10 .

9 Dans l'article *politique* écrit par P. Aron, in Aron, P.-Saint-Jacques, D.-Viala A., (sous la direction de), *Le dictionnaire du littéraire*, PUF, Paris, 2002.

10 *Ibid.*

11 Article *discours politique et littérature* par Ruth Amossy et Alain Viala, in *op. cit.*

12 *Ibid.*

13 *Ibid.*

14 Denis, Benoît, *Littérature et engagement de Pascal à Sartre*, Éditions du Seuil, Paris, 2000, p. 22.

15 *Ibid.*

16 *Op. cit.*, p. 30.

17 Il n'existe pas de traduction française de ce poème, c'est pour cela que nous ne pouvons l'analyser que de ce point de vue particulier.

18 *VMÖM*, III, pp. 471–472.

19 C'est le seul vers où paraît la patrie en tant qu'argument final pour la réconciliation. En enlevant ce vers, il paraît que tout le poème ne parle que d'une dispute locale des députés de Zala.

20 *VMÖM*, III, p. 473. « *Mely versekhez, minthogy azok hír szerint az ezen ősszel megyénkben mulatott Vörösmarty koszorús költőnk tollából folytak, commentárt ragasztani nem merünk.* »

21 Foucault, Michel, « Qu'est-ce qu'un auteur ? », in, *Dits et écrits 1954–1988*, t. 1., éd. établie sous la direction de U. Defert et F. Ewald, avec la collaboration de J. Lagrange, Gallimard, Paris, 2001, p. 826.

22 *Ibid.*

23 *Vörösmarty Mihál' Ujabb munkái. Első-Negyedik kötet. Budán, a' Magyar Királyi Egyetemnél 1840* (Nouvelles Œuvres de Mihály Vörösmarty, 1–4., Buda, 1840).

24 Lettre à Ákos Teslér, 12 octobre 1841, in *VMÖM*, I, p. 325. Dans les années 1820 un livre à succès était vendu à environ 500 exemplaires, tandis que dans les années 1840 ce nombre était passé à 2–3000. In *19. századi magyar történelem 1790–1918* (L'histoire de la Hongrie au 19<sup>e</sup> siècle 1790–1918), sous la dir. de András Gergely, Budapest, 1998, p. 176.

25 *VMÖM*, I, p. 325. « *És vajon ezen ifjú, igazán költői nép tudja-e illőleg méltányolni legnagyobb költője érdemeit. Vérző szívvel kell a « nem egészent » kimondanunk. Hisz e nép még silány színpadi énekeséről is bővebben gondoskodik, mint a szabadság első dalnokáról, ki őt és szív- és lélekben atyakint növeli.* »

26 *VMÖM*, I, p. 326.

27 *Ibid.*

28 Donné par Pál Gyulai, cité in *VMÖM*, I, p. 326.

29 Diószegi, István, « A nemzetek Európája » (L'Europe des nations), in *Üllő és kalapács. Nemzetiségi politika a XIX. században*, Budapest, 1991, pp. 5–16. Ce schéma sur les trois types de développement national a évidemment plusieurs variations dans l'historiographie, que nous n'avons pas pour but de présenter ici. Cf. Szűcs, Jenő, *Nemzet és történelem* (Nation et histoire), Budapest, 1984<sup>2</sup> ; Gergely, András, « A 19. századi magyar nemzetfelfogások » (Conceptions hongroises de la nation au 19<sup>e</sup> siècle), *Mozgó Világ*, 1983/3, pp. 120–128.

30 Thiesse, Anne-Marie, *La création de l'identité nationale. Europe XVII<sup>e</sup>–XX<sup>e</sup> siècles*, Éd. du Seuil, Paris, 2002, p. 14.

31 *Ibid.*

32 Anderson, Benedict, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, trad. par P.-E. Dauzat, Éd. de la Découverte, Paris, 1996.

33 Thiesse, *Op. cit.*, p. 23.

34 *Ibid.*, p. 121.

35 Szűcs, J., *Op. cit.*, p. 31.

- 36 *Op. cit.*, pp. 123–125.
- 37 Herder, Johann Gottfried, « Fragments sur la nouvelle littérature allemande », in *La langue source de la nation*, P. Causat, D. Adamski, M. Crédon, Liège, 1996, p. 83.
- 38 *Op. cit.*, p. 83, 84.
- 39 *Ibid.*, p. 86.
- 40 *Ibid.*
- 41 *Ibid.*, p. 88.
- 42 *Ibid.*, p. 82.
- 43 *Ibid.*, p. 88.
- 44 Humboldt, Wilhelm von, « De l'influence de la diversité de caractère des langues sur la littérature et la culture de l'esprit » (1822), in *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, présenté, trad. et commenté par Denis Thouard, Éd. du Seuil, Paris, 2000, p. 123.
- 45 *Op. cit.*, p. 121.
- 46 *Ibid.*, p. 123.
- 47 *Ibid.*, p. 125.
- 48 *Ibid.*, p. 127.
- 49 *Ibid.*
- 50 In *Sur le caractère national des langues et autres écrits*, présenté, trad. et commenté par Denis Thouard, Éd. du Seuil, Paris, 2000, pp. 131–165.
- 51 *Op. cit.*, p. 147.
- 52 *Ibid.*, p. 151.
- 53 *Ibid.*, p. 155.
- 54 *Ibid.*, p. 157.
- 55 *Kazinczy Ferenc Tübingai pályaműve a magyar nyelvről*, éd: Heinrich, Gusztáv, MTA, Budapest, 1916. Ce traité est une œuvre présentée au concours annoncé initialement dans le journal *Allgemeine Zeitung* à la demande de la librairie Cotta de Tübingen le 10 mars 1808. L'avis du concours appelle les érudits à argumenter pour ou contre l'introduction du hongrois dans la juridiction, l'administration et l'éducation en Hongrie et dans ses pays attachés. En vérité cet appel a été publié sur initiative d'un censeur de la police autrichienne, János Armbruster, afin de dévoiler l'opinion publique hongroise et les rapports de forces des lettrés magyars. Du point de vue de notre sujet, il est remarquable de noter quels arguments énumère Armbruster pour soutenir sa proposition : « tous ceux qui connaissent l'état de la littérature, savent que dans aucune autre partie de l'Empire les écrivains nationaux, plus ou moins illustres, n'ont d'aussi grande influence sur les classes instruites ou moins cultivées qu'en Hongrie. De même il n'existe nulle part ailleurs un si fort esprit de corps que parmi les Hongrois. [...] Ils entretiennent constamment une correspondance, et littérature et politique se mêlangent de façon naturelle chez eux. », *op. cit.*, p. 22.
- 56 Kazinczy, *Tübingai pályamű*, pp. 128–129 ; la citation en hongrois : « *A hazai szeretet a Nemzeti szeretetnek legszorosabb kapcsa még azoknál is, kiknek nemzetek különböző részekre szaggatott s egy testet többé nem teszen.* »
- 57 « ...elégé mutatja, hogy a nemzet érzette, mi illik az ő méltóságához », in *op. cit.*, p. 131.
- 58 À la fin du 18<sup>e</sup> siècle la population hongroise se composaient de cinq nationalités et comptait 9,5 millions d'habitants (y compris les habitants de la Croatie et de la Transylvanie) dont seulement 40% avaient pour langue maternelle le hongrois. Cf., Gergely, A., *Op. cit.*, p. 57.
- 59 Kazinczy, *Tübingai pályamű*, p. 142.
- 60 *Ibid.*, pp. 144–145.
- 61 *Ibid.*, p. 146.
- 62 *Ibid.*, pp. 140–141.

- <sup>63</sup> Horváth, J., *Op. cit.*, pp. 94–96.
- <sup>64</sup> Voir les lexiques littéraires de Dávid Czvittinger (*Specimen Hungariae Literatae*, 1711, Frankfort–Leipzig) et de Péter Bod (*Magyar Athenas*, 1766, Nagyszében [Hermannstadt]), cités par Horváth, J., *Op. cit.*, p. 99.
- <sup>65</sup> Cf., Pápay, Sámuel, *A magyar Literatura Esmérete* (1808) (Connaissance de la littérature hongroise) ou chez Kazinczy, cité par, Margócsy, István, « A Révai-Verseghy-vita eszme- és kultúrtörténeti vonatkozása » (Aspect idéologique et culturel de la querelle de Révai et Verseghy), in *Klasszika és romantika között*, éd.: Margócsy, I., Kulin, F., Szépirodalmi, Budapest, 1990., p. 27.
- <sup>66</sup> Margócsy I., *Op. cit.*, p. 27.
- <sup>67</sup> Kazinczy a fait ses remarques en notes de bas de page de *Magyar régiségek és ritkaságok* (1808) (Anciennetés et curiosités hongroises) ce qui est le résultat de l'activité d'éditeur de Kazinczy et comprend deux ouvrages grammaticaux du 16<sup>e</sup> et un chant du 18<sup>e</sup> siècle. *Magyar régiségek és ritkaságok*, éd. par Kazinczy, Ferenc, Pesten, 1808.
- <sup>68</sup> Horváth, J., *Op. cit.*, p. 116.
- <sup>69</sup> « ...a nyelv dolgában nem a szokás a fő törvény, hanem a nyelv ideálja, hogy a nyelv az legyen, aminek lennie illik: hív, kész és tetsző magyarázója mindannak, amit a lélek gondol és érez. », in Kazinczy, *Báróczy Sándor...*, pp. 184–185.
- <sup>70</sup> « Új nyelvet a sokaság teremte : a már készet (...) nem a nép, nem a szokás, hanem a jobb írók viszik azon tökélet felé, ahová az felhághat; s az újonnan teremtett vagy származtatott szónak elfogadására mindig hajlandónak fogja magát mutatni a nép, ha az multhatatlanul szükséges és széphanzású léssen, és ha az író azzal gyakrabban nem él, mint illik, s stíljével a füleket bájolni tudja. », *op. cit.*, p. 188.
- <sup>71</sup> Kazinczy, *Ortológus és neológus...*, p. 204.
- <sup>72</sup> « Tudni a nyelv törvényeit elmulthatatlanul szükség, szükség azt is tudni, mi adhat tropicus dísz, s el nem feledni, hogy kevés regula van kifogás nélkül, és hogy a regulától eltávolzni sok helyt trópus vagy figura, s nem anomalia. », in Kazinczy, *Dayka élete*, p. 168.
- <sup>73</sup> Cf., Margócsy, I., *Op. cit.*, p. 32.
- <sup>74</sup> « A stilsztika különböző nemeinek más meg más szavaik, más meg más frázisaik, más meg más nyelvek van, s ezeket nem szabad összetéveszteni. Más a poézis nyelve, más a prózáé, sőt a poézisé és poézisé, s a prózáé és prózáé is más, s ami a templomi beszéd nyelvében nem jó, igen jó lehet a románokéban s a játékszinében, s megfordítva. Így az élet nyelvében is, hol másként szól az udvarnok, másként a falusi lakos, másként az úr és szolgálja, másként a had s az iskolák nagyjai. », in Kazinczy, *Ortológus és neológus...*, p. 205.
- <sup>75</sup> « A haza szeretete egyike a természet legszentebb érzéseinek. », in Kazinczy, *Tübingai pályamű*, p. 128.
- <sup>76</sup> « Valahol a literatura virágzásra fakad, a nemzeti nyelv mindenkor szenved változást, mert az élet nyelve könyvek nyelvéné válván, az új ideákhoz magában nem találta készen szokat, s az író kénytelen vala a gondolatot és érzést élesebb vonásokkal kirajzolni, s azoknak gyakran alig érezhető különbségeiket kijegyezni. », in Kazinczy, *Ortológus és neológus...*, p. 194.
- <sup>77</sup> Margócsy I., *Ibid.*
- <sup>78</sup> Cf., *Ibid.*, pp. 28–31.
- <sup>79</sup> Vörösmarty, Mihály, *Ypsilon-háború*, in *Vörösmarty drámai művei*, Budapest, 1998, pp. 987–1008. Il n'existe pas de traduction française de ce texte.
- <sup>80</sup> Le concours a été organisé par Ferenc Czinke, professeur de Vörösmarty, in, *VMÖM*, VI, p. 535.
- <sup>81</sup> *Ibid.*
- <sup>82</sup> Vörösmarty, *Ypsilon-háború*, p. 988.

- 83 « *És nem is csoda, hogy összeütköztünk. Azok, kik hasznunkat veszik, épen semmi világot sem gyűjtanak.* », *Ibid.*, p. 992.
- 84 « *Y: Szükséges hozzáadnom, hogy én most a Magyar földön is elhíresedtem ugyan; de római gyarmat vagyok, s mi több, görög eredetű. J: Ugyan úgy-e? Hm!hm! De én már oly régi hírrel nem dicsekedhetem. Én a háborús középkorban születtem, s meg kell vallanom, valami-bizonyos vitézi tűz bujdosik is ereimben, melyet alig titkolhatok.* », *Ibid.*, p. 992.
- 85 « *Jaj, odavagyunk. Megjött a gazda, s azt mondja, egész kiterjedésében elveszi papiros-  
telkünket, s inkább sajtot takar belé, hogysen itt rajta szüntelen marakodjunk.* » *Ibid.*, p. 1000.
- 86 C'est également un jeu de mot intraduisible : Vörösmarty utilise le mot *Hangzó* qui est une ancienne dénomination de voyelle, mais il est à la fois nom et adjectif et en tant qu'adjectif il signifie 'qqn/qqch. qui sonne bien'. Son emploi ici renvoie à la fois à un groupe de lettres et à la capacité d'orateur (donc à leur fonction dans la « République des lettres »).
- 87 Vörösmarty, *Ypsilon – háború*, p. 1002. « *E szerént nem lévén szüksége telekünkre, rajta maradhatunk, csendesem mindazáltal hogy délutáni álmából föl ne riasszuk. S hogy ezután is kedvében lehessünk oda nyomunk nevenapjára valami jóféle ropogós cadentiát : aztán sebj. Most hát serényen lássunk félbehagyott vetekedésünkhöz.* »
- 88 « *No, ezek szépen megbékéltek itt a nyolcadréten, de nem tudom, hogyan lesznek máshol ; mert vajmi nehezen enged ez a magyar egymásnak is ; pedig mi volna neki jobb az egyességnél ?* » *Ibid.*, p. 1008.
- 89 « Allusion [...] consiste à faire sentir le rapport d'une chose qu'on dit avec une autre qu'on ne dit pas, et dont ce rapport même réveille l'idée. [...] [elle est] verbale, si elle ne consiste qu'en un jeu de mots. », in Fontanier, Pierre, *Les figures du discours*, (1821–1830), Introduction par Genette, G., Flammarion, Paris, 1977, p. 125.
- 90 Vörösmarty, *Ypsilon-háború*, p. 1006. « *A : Esküszöm az élő Magyar világra – J: Esküszöm az élő Magyar világra, A: És annak minden íróira – J: És annak minden firkálóira.* »
- 91 « *Csak elvárom, mire tudnak már egyszer menni. Nagyon furcsa had ez a Magyar: maga sem tudja jól, mit akar. Engem is néha előrántanak, máskor rám se néznek...* », *Ibid.*, p. 995.